

IL ÉTAIT UNE FOIS



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

ET L'OLYMPIQUE

Depuis les gradins du stade Pershing, au bois de Vincennes, 20 000 curieux assistent ce dimanche **20 août 1922** à un événement majeur : les premiers jeux Olympiques exclusivement féminins. Un tour de force audacieux contre les codes et les mœurs de l'époque, que l'on doit à la sportive française Alice Milliat.



SE CONJUGUA ENFIN AU FÉMININ)))

En dépit de vives oppositions et de nombreux obstacles, la compétition, qui réunit 77 Françaises, Anglaises, Suisses, Tchécoslovaques et États-uniennes est une réussite.

IL ÉTAIT UNE FOIS

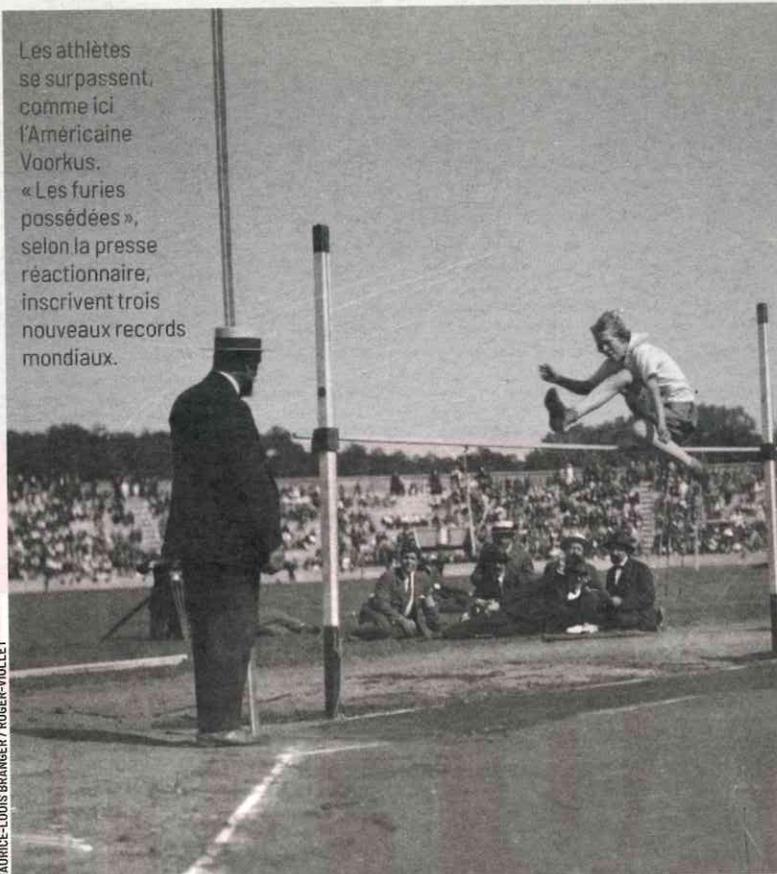
Une foule de 20 000 curieux vient remplir les tribunes du stade Pershing, au cœur du bois de Vincennes, pour assister aux premières compétitions féminines internationales calquées sur le modèle olympique masculin. Organisés par la Française Alice Milliat et sa nouvelle Fédération sportive féminine internationale (FSFI) (1), mais contre l'avis du Comité international olympique (CIO), cette première édition – qu'Alice Milliat nomme avec quelque provocation « premiers jeux Olympiques féminins » – rassemble 77 sportives venues d'Angleterre, des États-Unis, de France, de Suisse et de Tchécoslovaquie. La presse sportive et généraliste est à la fois admirative de ces « gracieuses athlètes », symboles d'une « humanité nouvelle » après les ravages de la Grande Guerre, et inquiète de voir le « sexe faible » se surpasser physiquement en s'appropriant un loisir que l'on réserve d'habitude aux hommes. Depuis le développement des sports au XIX^e siècle, la pratique sportive des femmes a de nombreux opposants. Les médecins estiment que les sports sont trop violents pour elles et pourraient les empêcher d'avoir des enfants. Les gardiens de la morale craignent que les tenues légères des sportives pervertissent le public masculin. Les conservateurs considèrent que la place des femmes est au foyer, que la maternité est « le vrai sport de la femme », et qu'elles risquent de perdre leur grâce, leur charme et leur féminité en s'adonnant aux sports. Pourtant, à la Belle Époque, des « femmes de sport » issues de la grande bourgeoisie pratiquent le tennis, le golf ou le tir à l'arc pour se distinguer socialement, mais toujours dans le respect des convenances : tenues correctes et « féminines », sans compétition ni excès physiques. Cantonnées à leur futur rôle d'épouse et de mère, les jeunes filles sont plutôt orientées vers des gymnastiques médicales ou esthétiques enseignées à l'école et dans des cours privés en ville.

Entre 1915 et 1936, Alice Milliat (1884-1957) fut la première à encourager la pratique sportive et la compétition pour les femmes en France et dans le monde. Pour Pierre de Coubertin (1863-1937), fondateur des jeux Olympiques modernes, le sport sert à éduquer les jeunes hommes à des valeurs telles que le goût de l'effort, le courage, la responsabilité. Pour Milliat, la pratique sportive doit permettre l'émancipation des femmes, démontrer l'égalité des sexes et plaider pour le droit de vote. Elle souhaite que les organisations sportives féminines soient dirigées par des femmes et pense, avec les doctresses

qui la soutiennent, qu'elles peuvent pratiquer tous les sports sans risque, pour leurs loisirs comme en compétition. Pour ces premières rencontres internationales, les organisatrices françaises choisissent un programme modeste composé seulement de treize épreuves d'athlétisme (courses, sauts en hauteur et longueur, lancers de javelot et de poids, course de relais), sport majoritairement pratiqué par les femmes dans le monde.

Plus petite équipe de ces Jeux, la Suisse présente sept participantes qui viennent toutes de Genève. La cité lémanique de 120 000 habitants compte deux clubs féminins depuis 1920, sur le modèle parisien : Femina sports, populaire et féministe, qui propose notamment comme son homologue parisien du football à ses licenciées ; Academia sports, plus bourgeois et conservateur, qui offre aux jeunes filles de « la culture physique rationnelle et de l'athlétisme léger ». En août 1922, l'équipe suisse est emmenée par la trésorière d'Academia, Mme Reymond-Barbey. Avec sa compatriote Marguerite-Hélène Apothéloz-Barberat, elles sont les deux rares femmes mariées de ces Jeux.

Issue d'un milieu populaire, Alice Milliat veut décrocher la pratique sportive pour toutes les femmes. Avec la Fédération sportive féminine internationale, elle parvient à imposer les 1^{ers} JO féminins.



Les athlètes se surpassent, comme ici l'Américaine Voorkus. « Les furies possédées », selon la presse réactionnaire, inscrivent trois nouveaux records mondiaux.

HAURICE-LOUIS BRANGER / ROGER-VOLLET



MAURICE-LOUIS BRANGER / ROGER-VOLLET

Défilé avec porte-drapeaux, hymnes nationaux, montée du drapeau... Malgré le veto du CIO et de son président, Pierre de Coubertin, les organisatrices imposent le même cérémonial olympique que pour les hommes.

L'équipe nationale tchécoslovaque qui défile dans le stade Pershing devant son ambassadeur est composée de dix jeunes filles, dont deux homonymes sans lien de parenté, Marie Mejzlikova I et II. La première, née en 1902, est la fille d'un maître-nageur propriétaire d'une petite base nautique sur la Vltava. La seconde, née en 1903, est fille de cordonnier. Toutes deux sont venues au sport par la pratique du « hazena », une version nationale du handball créée pour les femmes. Elles se sont fait remarquer l'année précédente au cours des jeux Interalliés, organisés à Prague, et s'étaient même déplacées à Paris une première fois au printemps 1922 pour rencontrer les Françaises. Leur présence témoigne de la volonté de la nouvelle République tchécoslovaque, fondée en 1918, d'utiliser les échanges sportifs comme instruments de reconnaissance internationale.

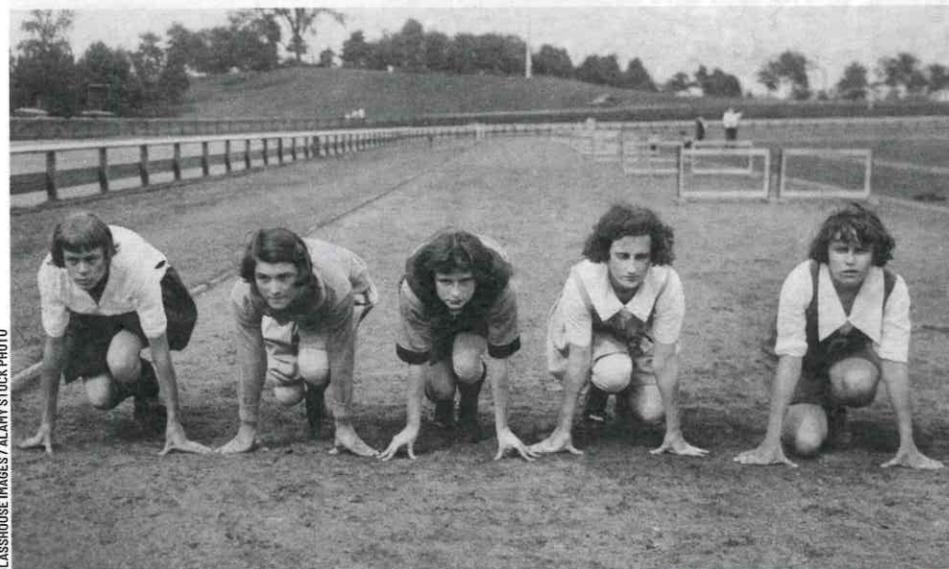
Les treize Britanniques qui concourent ont été sélectionnées le 12 août, à Londres, parmi 75 candidates venues de tout le pays. « Nous sommes toutes des "business girls". Certaines filles de l'équipe sont des employées de bureau et d'autres des professeurs de gymnastique », explique la capitaine d'équipe Sophie Elliott-Lynn, vice-présidente de la Women's Amateur Athletic Association, qui vient d'être créée, et future grande aviatrice. Elles ne se sentent pas menacées par les Françaises, qu'elles »



Autre ton dans « l'Auto », l'ancêtre de « l'Équipe », qui rapporte les réactions d'un public qui se laisse prendre au jeu.

IL ÉTAIT UNE FOIS

À la différence de la France, où prévaut l'idée que « le vrai sport de la femme est la maternité », les États-Unis ont développé une culture du sport jusque dans les universités. Ce vivier permet aux Américaines, issues de la haute société, d'être les grandes favorites des Jeux de 1922.



GLASSHOUSE IMAGES / ALAMY STOCK PHOTO



))) ont déjà battues plusieurs fois, expliquent-elles à la presse la veille de leur départ, mais plutôt par les inconnues américaines qui ont la réputation de s'entraîner bien plus qu'elles.

En effet, avec un vivier immense d'athlètes, une culture sportive au cœur de l'« American way of life », un développement précoce de l'athlétisme universitaire, les Américaines sont les grandes favorites des Jeux. Les jeunes filles qui débarquent à Cherbourg le 7 août sont entourées d'un entraîneur chevronné, d'un pionnier de la médecine sportive et d'une soigneuse. L'équipe est composée de treize jeunes filles âgées de 16 à 23 ans, dont plus de la moitié est passée par l'Oaksmere School for girls (État de New York), une école privée réputée fondée par Winifred Edgerton Merrill, première Américaine docteure en mathématiques. Les deux rencontres de qualification organisées dans l'école sont considérées aux États-Unis comme la première pierre de l'histoire de l'athlétisme féminin international. Les filles sont issues de la haute société, et non des classes populaires ou de la petite et moyenne bourgeoisie comme les Françaises et les Britanniques. Enfin, la sélection française a eu lieu, le samedi 22 juillet, avec 71 athlètes venues de 22 clubs, dont la moitié de province. Les qualifiées sont toutes des « demoiselles » (à l'exception de Mme Violette Gouraud-Morris, esprit libre, ouvertement bisexuelle



OLIVIER MORIN / AFP

Les préjugés sexistes sont tenaces. Le CIO ne consent à ouvrir aux femmes certaines épreuves des JO qu'au compte-gouttes. Jusqu'au début des années 1980, la participation totale des femmes est délibérément limitée à 15 %.

et divorcée en 1923) et font déjà partie de la deuxième génération de championnes. En effet, aucune des pionnières du premier championnat de France d'athlétisme de 1917 n'est présente, malgré leurs belles performances après-guerre. Car la carrière de ces sportives de milieu modeste s'arrête à l'âge des « Catherinettes » (25 ans) par obligation matrimoniale et/ou professionnelle. L'équipe présente, jeune et peu expérimentée, éprouvera bien de la peine à concurrencer les redoutables athlètes du Royaume-Uni et des États-Unis, deux pays précurseurs où le système éducatif et universitaire organise le sport pour les femmes dans de meilleures conditions et depuis plus longtemps qu'en France. Les milliers de Parisiens qui se déplacent par cette



BRIDGEMAN IMAGES

Les JO féminins connaîtront trois autres éditions, en 1926, 1930 et 1934, avant de disparaître, balayés par le conservatisme, la crise économique et la guerre.

belle journée d'été découvrent avec curiosité la nouveauté d'un grand spectacle sportif exclusivement féminin. Deux ans avant les Jeux de 1924 prévus à Paris, ils voient aussi pour la première fois le cérémonial olympique imaginé par Coubertin : le défilé des équipes avec porte-drapeaux, la proclamation officielle de l'ouverture, les hymnes nationaux et la montée du drapeau pour les victoires.

Le lendemain, le journal « l'Auto » (ancêtre de « l'Équipe ») livre les réactions amusantes d'un public plutôt populaire, surpris et volontiers chauvin : « 15 heures ! Voici les athlètes. La Suisse est en tête, suivie par la Tchécoslovaquie, les États-Unis, l'Angleterre. Par politesse, la France ferme la marche. Après le défilé, le chef de file prononce un « à droite, alignement » et les sportswomen se rangent face à la tribune d'honneur. Mme Milliat, noble présidente de la Fédération féminine internationale et de la FFF, se lève. Instant solennel : on entendrait voler une mouche ! » « Les États-Unis viennent de gagner au lancer du poids. Consolez-vous, public par trop chauvin, et écoutez, voici l'hymne national américain joué par la musique militaire ! Malgré la chaleur, on se découvre et écoute religieusement l'hymne national ! » « La Grande-Bretagne enlève la finale du 300 mètres. Ah ! cette fois, diversion... La musique joue un nouvel hymne national et l'on hisse le fanion anglais au mât d'honneur. Derrière nous un titi de la butte s'écrie : « On

en a marre de c't'e musique, y veulent nous les y apprendre par cœur, leurs hymnes ! » Allons, Monsieur, soyez un peu respectueux ! »

En 1922, la presse nationale ne propose pas encore de rubriques sportives. Pourtant, ce jour-là, quasiment tous les journaux couvrent l'événement, de l'extrême droite (« l'Action française ») au quotidien communiste « l'Humanité ». Toutefois, malgré quelques comptes rendus neutres, voire enthousiastes, les avis sont souvent hostiles à l'événement, voire très sexistes, comme dans « le Figaro » du 21 août : « Voilà la leçon du 400 mètres, cette épreuve terrible pour le corps féminin, et qui le rend si peu aimable. Quelles sont ces furies toutes possédées par une sombre folie ? Leurs yeux sont hagards, leurs bouches sont crispées et je préfère ne pas parler de leurs poitrines. Dans un dernier effort elles passent la ligne d'arrivée, palpitantes, épuisées. On ne peut imaginer de spectacle plus navrant de délabrement physique. »

Ces réactions n'empêchent pas la compétition d'être un succès sportif, avec trois nouveaux records du monde et des performances de haut niveau pour l'époque. Les Britanniques, bien entraînées, finissent finalement loin derrière les Américaines, puis les Françaises, premières dans la course du 1 000 mètres, et les sprinteuses tchécoslovaques. La Suisse n'a pas participé à toutes les épreuves, mais remporte tout de même une médaille d'or au lancer de javelot.

Cette première réussite de la Fédération d'Alice Milliat permettra l'organisation et le succès de trois autres Jeux : en 1926 à Göteborg, en 1930 à Prague et en 1934 à Londres. Puis l'organisation féminine disparaîtra dans le contexte de la crise économique des années 1930 - les gouvernements diminuent ou mettent fin aux subventions pour les sports féminins - et sous la pression du CIO et de la Fédération internationale d'athlétisme. Et plus généralement, en Europe comme en France, une vague de conservatisme reprend la main sur le mouvement d'émancipation des femmes à l'œuvre depuis les années 1920. Quant au CIO, il n'ouvre les JO aux sportives que peu à peu : le tennis en 1900, certaines épreuves de natation en 1912, le fleuret en 1924, l'athlétisme en 1928. Mais, jusqu'aux années 1980, la participation totale des femmes sera volontairement limitée à 15% par les dirigeants. ●

FLORENCE CARPENTIER

Historienne du sport, de l'olympisme et du genre, université de Rouen Normandie/université de Lausanne

(1) Voir « l'HD » n° 740 du 14 janvier 2021, « Alice Milliat. Avec elle, aux femmes l'arène olympique ! », par Florence Carpentier.

EN SAVOIR PLUS

Exposition gratuite, « les Premiers "Jeux Olympiques féminins". Paris 1922 » (commissaire : Florence Carpentier). Du 23 juin au 31 août 2022 à Paris : jardin Villemin, 14, rue des Récollets (10^e) ; square des arènes de Lutèce et square Capitan, 4, rue des Arènes (5^e). Renseignements sur : www.paris.fr/evenements/les-premiers-jeux-olympiques-feminins-paris-1922-21544. Version numérique de l'exposition sur ce lien.

Florence Carpentier, « les Premiers Jeux Olympiques féminins (Paris, 1922). Internationalisme et droit de courir », in « Revue d'histoire culturelle », 2022. En ligne sur : <https://revues.mshparisnord.fr/rhc>